

De quelques fidélités de Marcel Bataillon

Sur Marcel Bataillon, l'essentiel a été dit maintes fois dans différents hommages, sur le savant, sa carrière, son œuvre, sa démarche intellectuelle et la position unique qu'il a occupée dans le monde de la recherche, en France comme à l'étranger.

Dans cette réunion de l'amitié, hors colloque, je voudrais évoquer brièvement pour ma part quelques aspects peu connus, ou plutôt peu ou pas du tout soulignés, de sa personnalité, aussi bien de l'homme jeune que du savant chargé d'honneurs au soir de sa vie.

Par prudence, pour des épisodes que je n'ai pas vécus, et par respect pour la discrétion — je dirais même la pudeur — dont Marcel Bataillon a toujours fait preuve de son vivant, je partirai de textes, écrits de sa main, sans trop privilégier ces merveilleuses confidences, dont il n'était pas avare au demeurant, sur sa jeunesse, ses engagements ou ses rêveries crépusculaires.

Marcel Bataillon, professeur de lycée. On l'oublie parfois. Et pourtant, il le fut, pendant trois ans, à Bordeaux, de 1926 à 1929. La mention est curieusement absente de la plaquette d'hommage à sa mémoire, publiée en 1978 par le Comité Marcel Bataillon. Lui ne l'omettait jamais, y compris dans sa notice du *Who's Who*, où elle n'était pas indispensable.

Comment ce jeune professeur d'espagnol, qui venait à peine de dépasser la trentaine, concevait-il son métier ? Que pensait-il de sa discipline ? Se sentait-il investi d'une mission ? Questions oiseuses, dira-t-on. Détrompons-nous. La réponse existe, sous la forme la plus inattendue qui soit.

Marcel Bataillon, professeur bizuth, mais que précédait déjà une réputation flatteuse, s'était vu confier la tâche ingrate entre toutes de prononcer le discours de distribution des prix des lycées de Bordeaux au terme de sa première année d'enseignement secondaire, le 13 juillet 1927. Je ne sais s'il y a beaucoup de discours de distribution des prix dans les anthologies de la prose française contemporaine, mais je peux vous assurer que bien des passages de cette allocution pourraient y figurer. Marcel Bataillon est déjà là tout entier, avec son exceptionnelle hauteur de vues, ses formules justes et élégantes et ce mouvement naturel qui le portait d'emblée au cœur des questions abordées. On n'a pas un instant l'impression que ce jeune savant, qui connaissait sa valeur et pouvait pressentir son avenir, se soit ennuyé dans son rôle ou s'y soit senti à l'étroit.

Si on laisse de côté le « conjoncturel », ici un ferme plaidoyer pour l'espagnol revendiqué comme première langue dès la sixième au lycée de Bordeaux, ou des considérations économiques sur le Sud-Ouest et le choix d'une langue vivante « dans une large mesure affaire régionale », il nous reste de belles pages sur la langue, la littérature, le génie de l'Espagne (le schéma classique d'exposition à l'époque en matière de civilisation). Je ne résiste pas au plaisir de vous en lire deux courts paragraphes :

« La comédie espagnole, surtout en son âge d'or, qui est celui de Lope de Vega, nous ouvre un monde imaginaire qui n'est pas sans rapport avec le monde enchanté des romans

de chevalerie et des pastorales, mais qui pourtant est l'Espagne même, toujours reconnaissable à une certaine saveur ou odeur de terroir, à une certaine rudesse populaire, à tel accent pathétique ou ironique, à telle sentence d'une sagesse si immémoriale qu'on ne saurait dire si elle est stoïque, ou chrétienne, ou humaine tout simplement. Et tout cela, porté par une versification aux rythmes variés et rapides, par un dialogue où l'abondance lyrique alterne avec la plus énigmatique brièveté, compose un théâtre qui est aux antipodes de notre grande tragédie, qui peut nous faire mieux sentir par contraste le prix unique de la rigueur, de la mesure et de la clarté françaises, mais qui, avec toutes ses imperfections, exerce un charme irrésistible, comme exprimant un être moral sans commune mesure avec le nôtre. »

« Ni l'ethnographie, ni la géographie, ni l'histoire ne peuvent se flatter de nous donner le mot de l'Espagne. Mais toutes les œuvres de son génie sont là pour notre étonnement et pour notre enrichissement spirituel. Soit que nous nous arrêtions au musée du Prado devant le Ménippe de Velázquez, qui rit dans sa vaste barbe et se drape dans son manteau philosophique, lequel n'est après tout qu'une très vieille cape, — soit que notre attention soit comme happée au passage, dans une galerie du Louvre, par ce jeune pouilleux que Murillo a peint mangeant une tranche de pastèque, — soit que nous lisions ce petit roman de Lazarillo, prototype de tout le genre picaresque, où un jeune garçon affamé sert tour à tour un mendiant, un prêtre avare, un hidalgo famélique, quelle forte humanité s'offre à nous ! Quelle matière première pour former des saints ou des héros, et quelle admirable réserve de saine énergie ! Peuple vigoureux fait pour goûter les joies élémentaires de l'homme, mais peuple de philosophes sentencieux, souvent stoïques, parfois cyniques, facilement ascètes, et opposant une merveilleuse résistance aux coups du sort » (*Discours prononcé à l'occasion de la distribution des prix des lycées de Bordeaux le 13 juillet 1927 par M. Bataillon, professeur d'espagnol, Bordeaux, Impr. Gounouilhou, 1927, 6 p.*)

Il nous reste aussi et surtout — à côté de ces belles pages — une leçon chaleureuse sur le métier d'enseignant, sur l'amour et les satisfactions qu'il avait inspirés au jeune professeur rêvant déjà, avec une extraordinaire prescience, de voir se profiler chez ses élèves débutants les chercheurs de demain.

Marcel Bataillon quitte le lycée en 1929, mais il n'oublie pas pour autant la jeunesse scolaire. Il présida longtemps l'Association précisément appelée « Défense de la jeunesse scolaire », fondée en 1964 et qui cessa ses activités l'année de sa mort, en 1977 — coïncidence significative. Son objectif était de « rebâtir l'école » (titre d'un livre que Marcel Bataillon co-signa en 1967) en rendant à l'enseignement sa vocation de formation de l'esprit, ce qui était déjà une des lignes de force du discours de 1927 [Marcel Bataillon, André Bergé, François Walter, *Rebâtir l'école*, Paris, Payot, 1967, 348 p.]. Dans ce programme de sauvetage intellectuel, Marcel Bataillon insistait inlassablement sur la nécessité pour la jeunesse d'apprendre à lire, au second degré évidemment, c'est-à-dire d'apprendre l'usage de la lecture, d'apprendre à apprendre ...

Si, toujours en scrutant la bibliographie de Marcel Bataillon, nous franchissons à présent cinquante ans, nous serons peut-être étonnés de découvrir à l'année 1976, une notice sur son propre père, parue dans une encyclopédie scientifique italienne. Eugène Bataillon fut — il n'est peut-être pas inutile de le rappeler dans une assemblée qui cultive surtout les sciences humaines — un des plus grands biologistes du début de ce siècle. Distingué par Pasteur, admiré par Jean Rostand, il est resté dans l'histoire de la biologie comme le créateur de la parthénogenèse expérimentale chez les vertébrés.

Robert Courrier, ancien secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, disait qu'analyser son œuvre, c'était côtoyer le génie.

On ne reste pas moins surpris du statut de cette notice, du père par le fils, alors que l'un et l'autre s'illustrèrent dans des champs si différents de la connaissance. La surprise cesse avec la lecture, surtout si l'on me permet d'ajouter que Marcel Bataillon m'avait confié, à l'époque de cette parution, qu'après avoir hésité devant la proposition de l'éditeur Mondadori, il avait ressenti le besoin profond d'une évocation. De fait, la notice, en plus de l'impeccable information scientifique et du rappel de la carrière universitaire d'Eugène Bataillon (des chaires de Dijon et Strasbourg à celle de Montpellier, en passant par le rectorat de Clermont-Ferrand), fourmille de détails qu'il est difficile de considérer comme indifférents.

Il y évoque donc ce père, fils d'un ouvrier maçon, son passage sans vocation au Petit Séminaire de Vaux sur Poligny, dont il lui restera une solide culture classique et « une aversion irrévocable pour la religion ». Il nous parle de son adolescence laborieuse, « après avoir reconquis la liberté », et du sentiment de liberté profonde qu'éprouvera plus tard « le petit paysan pauvre devenu grand professeur » dans sa demeure inconfortable du Clos Saint-Martin (à Dijon) après les dures journées d'un labeur qui ignorait les dimanches comme les vacances.

Il y évoque aussi l'étape montpelliéraine du biologiste marquée par la satisfaction du travail accompli en commun avec son disciple de prédilection, le Chinois Tchou-Su, « comme lui fils d'ouvrier », marquée aussi par la redécouverte de cette nature méditerranéenne, à peine entrevue dans sa jeunesse, dont il était tombé amoureux et dont sa femme (Marie, la mère de Marcel) gardait la nostalgie, autant que de son enfance algérienne ... « Un laboratoire et un jardin » — ajoutait Marcel Bataillon — « furent les deux ambitions de ce citoyen du monde, ennemi de tout chauvinisme, sévère envers les universitaires prudents et solennels, dont il mimait le discours avec une verve populaire » (« Bataillon, Jean-Eugène », *Scienziati e Tecnologi dalle origini al 1875*, Milano, Arnoldo Mondadori Editore, 1976, t. I, p. 109-111).

On ne peut pas ne pas avoir remarqué, dans un texte si court — dont je ne cite pourtant pas toutes les récurrences — l'*insistance* sur le rappel des origines, sur cette liberté essentielle, constitutive, du chercheur, sur l'acharnement au travail, sur cette simplicité enfin, érigée en vertu familiale.

Loin de moi l'idée de m'engager dans une aventureuse analyse du « rapport au père ». Il y avait là, simplement, matière à d'intéressantes questions, que je me proposais de poser, parmi beaucoup d'autres, à Marcel Bataillon dans un entretien qui devait donner lieu à publication. Lui qui avait horreur des interviews, en avait sans hésiter accepté le principe, ce qui m'avait rempli de joie. Les questions n'ont pu être posées, car le Maître nous a quittés très vite (une semaine à peine) à l'issue d'une hospitalisation inattendue, et nous ne connaissons jamais ses réponses. Chacun est libre de les imaginer. Une seule chose est sûre, c'est que ce texte, où Marcel Bataillon a fait volontairement passer tant de choses de ce qui fut aussi son propre passé et dont j'avais par avance souligné devant lui l'intérêt, se prêtait à ce genre de questionnement. Et il me semble qu'il en avait convenu par un de ces simples sourires qui illuminaient une conversation.

Me plaçant à présent sur un tout autre plan, je crois indispensable de rappeler, à l'intention des jeunes générations, que Marcel Bataillon, cet immense savant qui savait

tout sur le monde ibérique et l'Occident moderne, n'a pas vécu dans une tour d'ivoire, entre ses livres et ses disciples, hors de son siècle et de ses combats.

J'ai longtemps cru, comme tout le monde, que son premier voyage en Espagne (décembre 1915 – juillet 1916) n'avait eu d'autre finalité que de consolider sa santé et d'amorcer, sur les conseils de Morel-Fatio, des recherches sur l'hellénisme en Espagne. Le rapport brillant qu'il adresse sur le sujet au Directeur de l'École des Hautes Études Hispaniques est daté du 10 décembre 1916, de l'École d'artillerie de Fontainebleau, qu'il avait rejointe dès sa mobilisation en août (*Bulletin Hispanique*, XIX, 1917, p. 85-89). Il y relate ses premières trouvailles dans les bibliothèques de Séville et esquisse le plan d'un mémoire pour le diplôme d'études supérieures sur la vie, l'œuvre et l'influence d'Hernán Núñez de Guzmán, le Commandeur grec, « lorsque les circonstances ... le permettront ». En fait, son Journal de voyage révèle que Marcel Bataillon était très engagé dans le conflit mondial. En tant que « délégué du Comité international de la Propagande », comme le révèle une carte de visite, il avait été chargé de porter aux consuls en Espagne des instructions visant à la constitution de sous-comités de propagande et de réseaux favorables aux Alliés. C'est ainsi qu'outre Madrid et Séville, où il faisait ses recherches, il visita un nombre considérable de villes : Cordoue, Cadix, Algésiras, Málaga, Grenade, Almería, Carthagène, Murcie, Alicante, Valence, Barcelone, Palma de Majorque, Saint-Sébastien, Bilbao, Santander, La Corogne, Vigo (l'Espagne périphérique donc, avec une majorité de ports). On reste confondu par la somme d'activités déployées, sur des plans si différents, en moins d'une année, par un jeune homme de vingt ans qui abordait l'Espagne sans rien connaître de ce pays ni de sa langue... Du front, où il perd en 1917 son frère André, tué à vingt ans au Chemin des Dames, Marcel Bataillon, rapportera la croix de guerre, le souvenir de l'horreur et un pacifisme qui ne se démentira jamais.

Une des premières expressions écrites de son engagement politique, ou plutôt de sa revendication d'engagement pour un intellectuel, est peut-être une lettre admirable qu'il écrit à Unamuno en 1924. Il n'est alors qu'un jeune agrégé de vingt-neuf ans, détaché à Lisbonne ; son correspondant, une des plus grandes figures de l'Espagne, qui a déjà subi une première destitution de son poste de recteur de l'Université de Salamanque (la seconde aura lieu peu avant sa mort en 1936), vient d'être arrêté par le Directoire militaire qui gouverne le pays, et il est déporté aux Canaries dans l'îlot désertique de Fuerteventura. Avec une véhémence inhabituelle chez lui, Marcel Bataillon dit sa douleur et son dégoût face aux agissements des « barbares » et dénonce l'ennemi : l'Inquisition, immanente ou transcendante, celle de tous les temps, et ses ravages : l'asphyxie morale, l'acceptation du mensonge, le musellement de la conscience.

Mais écoutons-le plutôt :

« Querido don Miguel :

No sé cuándo esta carta llegará, ni si ha de llegar a sus manos. Pero debo decirle el dolor y el asco que me causó la noticia de su destierro : asombro, ninguno. Hacía tiempo que no comprendía cómo esos cafres [...] toleraban la expresión, aunque fuese privada, de un pensamiento libre, digamos de un pensamiento de hombre. Porque la censura de lo impreso no basta : los que como yo han pasado temporadas metidos en los legajos del extinto archivo de la Inquisición, saben muy bien que la demagogia inquisitorial persiguió pocos libros — por lo menos en el siglo XVI, que es lo que conozco —, pero muchas, muchísimas « palabras de aire » delatadas, y muchas, muchísimas cartas privadas. No es leyenda, no, lo de las torturas físicas. Pero ¡ y cuánto más espantosa fue la asfixia moral y la adaptación a la mentira que la Inquisición — inmanente o

trascendente — impuso a los que no quisieron o no pudieron irse ! Cuando llegó acá la primera noticia de que lo desterraban a U., me alegré en medio del dolor que experimentaba, pensando que U. iba al extranjero a vivir libre una temporada. Pero, ¡ llamar destierro a ésa ! ¡ un calabozo al aire libre, una cárcel higiénica ! no se podía esperar menos de la moderna Inquisición, ya que, desde Menéndez y Pelayo, sólo los « ilusos » o los sectarios dudan de la humanidad del extinto tribunal. ¿ Bromas ? Ya sabe U., don Miguel, que más o menos, en el mundo entero, lloramos todos los intelectuales. Y llamo intelectuales a todos los que se sienten copartícipes de un espíritu que es algo más que un medio para ganarse la vida. La violencia de que U. es víctima es símbolo de la universal tiranía demagógica de la que queremos mantenernos libres... » (Carlos Bastons Vivanco, « Un texto inédito de Marcel Bataillon : Carta de éste a don Miguel de Unamuno », *Ínsula*, 1979, núm. 394, p. 10. La lettre est datée du 10 mars 1924).

Dans la décade suivante, Marcel Bataillon ira jusqu'au bout de l'engagement politique pour défendre son idéal de justice sociale. Il sera candidat aux élections législatives, sous l'étiquette du Front populaire, à Alger en 1936, où Malraux vint lui prêter main-forte. J'ai eu la chance de rencontrer un témoin, et même un acteur, de cette époque de fièvre. Henri Chemouilli, futur professeur de philosophie, alors étudiant d'une vingtaine d'années, appartenait aux Jeunesses socialistes et surtout au service d'ordre du candidat. Quarante ans après, puisque ces souvenirs me furent rapportés aussitôt après la mort de Marcel Bataillon, il était encore impressionné par l'élévation des discours qu'il avait entendus. Il se souvenait aussi de la dureté avec laquelle Marcel Bataillon était pris à partie par une certaine presse (la *Libre Parole d'Alger* par exemple, dont le sous-titre officiel était « Hebdomadaire anti-juif d'action latine »). Il conservait enfin le souvenir du surnom qui avait été donné au candidat, non par ses détracteurs mais par ses partisans : « Bataillon, sac au dos ! » (le commandement bien connu, en usage autrefois dans l'infanterie, par lequel le bataillon se mettait en branle pour le combat). Je m'étais étonné du jeu de mots — que je trouvais facile, pour ne pas dire médiocre — sur lequel il se fondait. Mon interlocuteur m'avait détrompé en m'expliquant qu'il ne fallait y voir qu'une scansion malicieuse, à peine forcée, du discours habituel de Marcel Bataillon, qui engageait à résister, par les armes si besoin était, à la montée de l'hitlérisme.

Pendant l'Occupation, l'ancienne appartenance de Marcel Bataillon au « Comité de vigilance des intellectuels antifascistes » fondé en 1934 par le docteur Rivet, Paul Langevin et Alain (Marcel Bataillon avait présidé à Alger le comité local), sa sensibilité de gauche, le soupçon — infondé — qu'il était communiste lui valurent d'être arrêté le 29 juin 1941 à son domicile par la police française, lors d'une rafle consécutive à l'entrée en guerre de l'Allemagne (le 22 juin) contre l'U.R.S.S. Il échappe toutefois à la déportation après un internement de sept semaines (du 1^{er} juillet au 16 août) au centre de triage de Royallieu, près de Compiègne, sinistre antichambre des camps de concentration allemands.

Plus près de nous, il a fait entendre courageusement sa voix pendant le drame national de la décolonisation, de même qu'il a gardé ses distances vis-à-vis des régimes politiques autoritaires instaurés dans la péninsule Ibérique jusqu'à leur effondrement, c'est-à-dire pendant une quarantaine d'années. J'ai été témoin — et plusieurs de mes aînés l'ont été pour des périodes plus anciennes— du refus catégorique de Marcel Bataillon d'accepter la moindre invitation officielle des autorités espagnoles pendant un

si long temps, ce qui aurait pourtant facilité bien des choses au chercheur qu'il n'avait cessé d'être depuis la guerre civile.

Il me semble qu'il fallait dire ou redire toutes ces choses aujourd'hui sur l'homme et le citoyen.

Quand au vide que Marcel Bataillon a laissé en chacun de nous, chez tous ceux qui l'ont un tant soit peu connu, on me permettra de citer, pour finir, une pensée de Berthelot qu'il affectionnait et dont je conserve précieusement la transcription de sa propre main : « Chacun de ceux qui nous quittent emporte avec lui une part de nos opinions, de nos convictions, c'est-à-dire de notre personnalité ; il y a désormais dans l'esprit et le cœur de celui qui survit des lacunes que rien ne peut combler, des sentiments qu'il ne peut plus échanger avec personne » (Ernest Renan et Marcelin Berthelot, *Correspondance, 1847-1892*, Paris, Calmann Lévy, 1898², p. 7). Je crois qu'on ne saurait mieux dire le manque et la présence que nous ressentons tout ensemble de Marcel Bataillon.

Charles AMIEL

Collège de France

École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris

[Pages extraites de : *Autour de Marcel Bataillon. L'œuvre, le savant, l'homme*. Études et témoignages édités par Charles Amiel, Raymond Marcus, Jean-Claude Margolin, Augustin Redondo, Paris, De Boccard, 2004, p. 225-233.]